

## La douceur comme une catastrophe

Aline Poulin

Number 60, Spring 1994

La voix

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13969ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poulin, A. (1994). La douceur comme une catastrophe. *Moebius*, (60), 109–112.

## La douceur comme une catastrophe

Aline Poulin

*Il lui disait à sa façon que la douceur n'était pas obligatoirement une catastrophe et qu'il ne fallait pas désespérer de l'humanité.*

Jacques Poulin

Dans une boîte de choses inclassables, Marie-Ève vient de retrouver un petit paquet de notes, celles qu'on laisse sur la table de la cuisine pour signaler qu'on manque de pain ou de lait, celles qui ponctuent les absences. Elle en retire quelques-unes, certaines au plomb, d'autres à l'encre. La pile diminue considérablement.

La présence de Thomas, elle la trouve étonnante. Il n'y a pas d'autre mot. Elle le dévisage comme s'il contenait toutes les apparitions du monde. Parfois – ça ressemble à maintenant – elle oublie qu'elle ne porte pas constamment des verres fumés. S'il y a quelque chose de cavalier ou d'indécent dans son insistance, elle ne le regrette pas encore. Elle ne connaît aucune émotion plus profonde que l'étonnement.

On comprend tout de suite que c'est un homme bon, aussi aux yeux de Marie-Ève. Elle ne l'a pas bien vu tout de suite quand il a commencé à lui adresser la parole, lentement, lentement même en pleine urgence. Pendant qu'elle rangeait tout pour que rien ne se brise, c'était comme s'il ne jouait pas à s'intéresser à ses livres et à ses affiches. Bien qu'elle soit plutôt du genre à faire peur à force de ne jamais répondre aux questions indirectes (pas

toujours aux directes non plus), il ne tire pas de conclusions particulières.

Après deux semaines, Thomas réussit à se tenir tout près d'elle, aussi dans les endroits impossibles. On peut voir des ouvertures ici et là dans les murs, et d'énormes trous noirs au-dessus des lavabos. Elle a envie de lui offrir un café, il y en a suffisamment pour deux. De si bonne heure, il y a des rôles qui ne lui reviennent pas aisément. Thomas commence sa journée plus tôt encore qu'avant cette affaire. Il lui dit que le café lui va bien.

Marie-Ève observe vivement Thomas. Pas directement.

Si elle passe la journée à la maison, il lui arrive d'éviter le sourire de Thomas. C'est quand il n'y a plus de place, quand elle aurait peur de déborder. Peut-être aussi qu'elle essaie de ne pas trop se faire de peine : elle reste convaincue que les histoires d'amour sont toujours affaire d'inventions. On s'achève tout le temps ailleurs. Marie-Ève craint d'être un jour choisie pour que quelqu'un échappe à la passion.

Maintenant, elle se découvre plus optimiste. Elle parle d'inventions et non plus d'illusions.

Elle a d'abord été gentille sans le voir. Il l'a crue passablement plus jeune qu'elle ne l'est en réalité, il la pensait étudiante en vacances, probablement artiste aussi, à cause de sa façon de parler, à cause des encadrements et des sculptures, rien de banal, pas de surcharge, même pas excentrique sinon un peu, certains jours, dans le vêtement ou la coiffure. Et elle donne simplement, si simplement, le goût de remplir vos mains de sa tête.

Quand le bruit s'installe dans toute sa régularité, elle entreprend le travail avec un baladeur accroché à sa ceinture, les écouteurs accrochés à l'envers. Thomas lui dit qu'il aime bien le jazz, ne lui demande pas ce qu'elle en pense. Elle reçoit cette absence de question comme une infinie délicatesse. Thomas fait un geste pour savoir ce qu'elle écoute. Elle vient tout près de lui demander s'il veut entendre. Il doit comprendre puisqu'il lui retire les écouteurs, vérifie si ça lui convient qu'il introduise les deux petites masses noires pas trop loin dans ses oreilles à lui. Il ne connaît pas cette chanson, la voix ne lui est pas inconnue. Ça lui plaît. Il a tout juste le temps de savoir le titre *You Get What You Deserve*. Quelque chose cède dans la pièce.

Marie-Ève se trouve un peu trop impressionnable. Thomas lui demanderait quel est le plus beau jour de sa vie et elle trouverait sûrement quelque chose à répondre.

Il a besoin d'un accessoire en particulier, ne lui mentionne pas quoi. De toute façon, le dialecte lui échappe. Marie-Ève se laisse envelopper par son articulation. Thomas prononce les mots comme s'il les aimait. Quand il parle, elle ferme les yeux en baissant la tête et elle voit chaque lettre, chaque son comme à l'époque du noir et blanc, lorsqu'elle écoutait *Le Pirate Maboule* et qu'elle voyait réellement le détail de la coiffe, toutes les nuances des friandises, la teinte des yeux. Marie-Ève imagine à Thomas une voix d'opéra. Oui, il irait volontiers écouter Mahler avec elle. Il peut répéter *Kindertotenlieder* aussi longtemps qu'elle le désire. Même, il lui lirait le bottin téléphonique sans rechigner. Il a toujours habité avec des femmes qui avaient leur nom dans le bottin. Thomas sait expliquer bien, sa patience paraît sans limite à Marie-Ève. Il est impossible.

Il l'avait déjà aperçue dans une grande salle, il assistait à un opéra joyeux. Il n'avait pas fait exprès, mais il s'était d'abord arrêté à la chevelure de Marie-Ève. S'il avait fallu, il s'en serait excusé (il ne sait plus comment on a le droit de s'intéresser aux cheveux d'une femme). Ce n'était pas qu'une question de volume et de longueur. Pendant l'entracte, Thomas avait considéré cette tête qui venait d'ailleurs : des cheveux pas teints, retenus sur le dessus par une boucle très belle. Les gens qui se pressaient autour de Marie-Ève – des connaissances, si l'on se fie à sa façon de se tenir loin d'eux en restant polie – touchaient spontanément ses cheveux, à peu près à la hauteur du cou. Elle circulait sans vraiment accorder une place privilégiée à qui que ce soit. Thomas surveillait le mouvement de sa nuque. Elle s'était retrouvée face à lui, près de la porte d'entrée. Elle était allée chercher juste un peu d'air. Il avait remarqué des larmes glissant lentement, mais on ne peut pas dire tristement, vers le cou de Marie-Ève. Ému, il lui avait demandé si elle assistait au même spectacle que lui.

Il cherche une sorte de grand fil, c'est certainement à l'intérieur ou à l'extérieur. Oui, c'est à l'intérieur. Marie-Ève se tient devant le miroir de la salle de bains. Toutes les portes ont été retirées. C'est plus facile ainsi. Thomas murmure une petite phrase. Le robinet coule. Marie-Ève sort la tête pour qu'il répète. Il avait certainement parlé. Il hésite peut-être, enchaîne presque avec autre chose. Elle retourne devant le miroir et entend seulement « BELLE ».

Il s'adresse à une grande dame digne. C'est encore son rêve. Il fait son travail.

Elle s'est assoupie en plein soleil, dans la pièce qui deviendra la chambre des visites. Pendant qu'elle émerge tranquillement, très tranquillement, il lui prépare un espresso. Il espère que son audace ne la choquera pas trop. Il n'est pas du genre à étendre son bras tout au long du dossier d'un siège pour deux. Thomas ne se gêne plus pour dire des évidences jusqu'à ce que Marie-Ève y voie quelque chose. « Tu chantaient ? »

Depuis quelque temps déjà, elle note certaines de ses phrases, les phrases drôles, les phrases douces, les phrases présentes. Elle écrit de courtes lignes aussitôt debout – s'il est présent, il ne regarde pas, il s'étire dans un coin et regarde les montages sur les murs – sans lui révéler lesquelles au juste. Mais il reconnaît qu'elles sont de lui. Il les lui offre.